

**Dominique POITOU COUTURIER**

# **Odes à Christine**

Vers libres

- **Premiers instants**
- **Rêveries**
- **Kaléidoscope**
- **Emotions**
- **Testament**
- **Derniers instants**

## **Premiers instants**

Elle a beaucoup souffert  
Elle a prié  
Elle s'est agrippée  
Elle a transpiré  
Elle a haleté  
Elle a supplié  
Elle a souvent gémit  
Parfois même crié  
Se sentant déchirée  
Mais jamais elle n'a regretté  
Elle t'a tant attendu, tant espéré  
De ses souffrances est née  
La voilà délivrée, épuisée.  
Te voilà à la vie.

Il sort de ton ventre  
Et il se met à crier.  
Tout est fini, tout est cassé.  
Même si le cordon  
N'est pas encore coupé;  
Le parfait n'est plus.  
Petit Homme, il te faut vivre à l'imparfait  
Et chaque jour, le conjuguer :  
J'avais chaud  
Je ne manquais de rien  
Je dormais quand je le voulais  
Je n'avais jamais faim  
J'étais toujours bien.  
De quoi sera fait demain ?

# Rêveries

Maître Corbeau  
Sur un arbre, s'est perché.  
Non, ce n'est pas une fable  
Je l'ai vu, c'est vrai  
Maître Renard est dans le poulailler  
Vous me dites que vous la connaissez  
Je vous assure !  
Dépêchez vous de rentrer !

Une larme a suffit  
Pour noyer ce paysage  
Devant tes yeux ébahis  
D'enfant sage.  
Les habitants affolés, se précipitent  
Et s'agrippent au clocher de l'église  
L'eau monte  
L'angoisse les paralyse  
Ils attendent que dans ton cœur  
Il fasse beau , pour redescendre  
Et rentrer chez eux  
En se disant : On a eu chaud !



Une statue de marbre  
Au fond du jardin  
Charme mon cœur  
Et attendrit mon âme  
Chaque matin  
Lorsqu 'en ouvrant les volets  
Je vois cette dame  
Au sang figé.  
Elle semble m'inviter  
A venir près d'elle.  
Jamais, je n'ai osé  
Venir m'asseoir à ses pieds  
Pour la contempler  
Lui dire qu'elle est belle  
Et que je rêve d-elle  
En ayant des regrets  
De la savoir inanimée.  
J'ai peur qu'à ces mots  
Elle se réveille  
Et quitte le jardin  
Laisant sa place inoccupée.  
Plus jamais le matin  
Je ne pourrais ouvrir les volets.

Je regarde dans le miroir,  
Il est là.  
Quel est donc cet être  
Qui me regarde,  
Que je regarde ;  
Je ne le connais pas.  
Chaque matin, il est là ,  
En face de moi  
Il me regarde et ne dit rien.  
Je n'ose pas lui parler.  
D'ailleurs, que pourrais je lui dire ?  
A son air indifférent,  
Je suis sûr qu'il ne me répondrait pas.  
Pourtant, il me sourit,  
Si je lui souris.  
Il fait les mêmes gestes que moi.  
Peut être est-ce mon image,  
Mais je ne me reconnais pas  
Que peut il penser de moi ?  
Je ne sais que penser de lui,  
Je ne me connais pas.

Lorsque j 'ai compris  
Qu'il s'agissait d'un ange,  
Je n'ai pas pu m'empêcher  
De lui baisers les mains.  
Alors, il m'a regardé.  
Il a pris sa tête dans ses mains,  
Et s'est mis à pleurer.  
Il est parti,  
Me laissant des regrets,  
Et mon nom écrit à la plume,  
Sur un bout de papier.

Pas plus haute que trois pommes,  
Tu trottines, tu trottines.  
Tu trottines dans mon cœur,  
Gentille petite Amandine.  
Tu trottines dans ma tête,  
Et tu trottines sans cesse.  
Deux grands yeux, des bouclettes :  
C'est ainsi que j'aimerais  
Que bientôt, tu sois faite.

Notre lit est un grand pré,  
Où nous nous couchons côte à côte,  
Pour nous reposer, pour nous aimer.  
Des papillons virevoltent;  
Un parfum de fleur embaume la chambre,  
Dont les murs ont disparus.  
Tu fermes tes yeux couleur ambre.  
Moi, je te contemple, tu es nue.  
Le soleil caresse ton corps.  
Le ciel au dessus de nos têtes  
Nous fait un baldaquin azur.  
Le temps, pour un instant s'arrête.

# Kaléidoscope

A chaque pas il trébuche.  
Il se traîne  
De réverbère en réverbère,  
De réverbère en bar.  
Trente deux ans à peine,  
Mais il paraît être un vieillard.  
Il avait choisi la gloire;  
Du moins, il l'avait espérée.  
Il l'avait parfois caressée,  
Mais jamais embrassée.  
La gloire est une femme  
Difficile à courtiser.  
De déroute en déveine,  
Il a compris  
Qu'il avait raté sa vie.  
Alors, il a jeté ses papiers  
Il est devenu un clochard,  
Qui traîne sa vie,  
De bar en bar,  
Et finit sa nuit  
Sur une banquette,  
Dans un hall de gare.  
On le ramassera  
Un soir d'hiver sur le trottoir.  
L'alcool et le froid  
Auront eu raison de lui.  
En hiver, meurent les clochards.

La vie naît par un cri,  
Dans les souffrances d'une mère  
Epuisée mais ravie

Une nouvelle chandelle s'est allumée.  
Mais, elle se consumera  
Très vite, trop vite.  
Elle aura très peu de temps  
Pour scintiller.  
Elle devra surveiller sa flamme;  
La protéger des mauvais vents,  
En essayant de concilier  
L'amour, les colères,  
Le bonheur et les ennuis  
De cette flamme de vie.

De la chandelle,  
Il ne reste presque plus rien.  
La vie s'est éteinte sans bruit,  
Dans un lit devenu trop grand,  
Près duquel  
On a allumé deux cierges.  
On disparaît peu à peu  
dans le silence de l'oubli.



Pour terrain de jeu,  
Ils n'ont que le bitume.  
Ces gamins crient, pleurent  
Jouent et rient,  
Dans cette trop petite cour.  
Enfants de déracinés  
Qui s'accrochent à la vie;  
A leur vie de misère;  
Misère qu'ils ont fuie  
Mais qui les poursuit.  
Teint basané, cheveux crépus :  
Voilà leur passeport,  
Voilà leur identité ;  
Une identité  
Qui leur colle à la peau,  
Et dont, ils ne pourront  
Jamais se détacher.  
Emigrés du hasard ;  
Immigrés dans ces cités dortoirs,  
Où ils survivent,  
Plus qu'ils ne vivent.  
Leur horizon est fait  
De béton et d'asphalte;  
Asphalte sur lequel,  
ils s'acharneront plus tard,  
A coups de marteaux-piqueurs.

Hirsute, une hache à la main,  
L'homo sapiens s'avance;  
Dans l'autre main une lance.  
Sa compagne le suit,  
Tenant à deux mains un gourdin,  
En grommelant : J'ai faim !

Les cheveux ondulés,  
L'homo civilisé  
Sort de sa voiture ;  
Se rue sur un caddie,  
Qu'il pousse d'une main,  
Tandis que de l'autre ,  
Il sert son porte monnaie.  
Sa compagne le précède  
En grommelant : Allez viens !

L'arriviste au bureau vient d'arriver,  
Triste que malgré ses efforts,  
Il ne soit pas encore arrivé.  
Ce matin, il se dit :  
C'est un peu fort,  
Avec tout le mal que je me donne ;  
Les échelons, je devrais les grimper !  
Ne me dites pas que j'ai enfoncé  
Mes collègues sans succès.  
Il faudrait me remarquer.  
Ne m'obligez pas tout de même  
Pour arriver, à travailler.

Si Eve a croqué la pomme  
Que lui tendait Adam ,  
C'est qu'en somme,  
Le fruit valait bien un serment.

Tes yeux ne savent pas parler,  
Si ce n'est pour dire des mensonges,  
Que ta bouche n'ose pas prononcer.  
Rugueuse comme une pierre ponce,  
Ta langue est écorchée par des mots,  
Qui tombent dans le vide,  
Et dont tes oreilles  
Ne perçoivent que l'écho.  
Tes ongles acérés  
S'agrippent au temps qui passe  
Et qui s'enfuit derrière toi,  
Qui n'ose pas te retourner,  
Fidèle à ton égoïsme  
Et à ta lâcheté.

Le chef a parlé.  
Nous, nous avons écouté,  
Attentifs, bouche bée.  
Le chef pour nous a pensé.  
Maintenant, dans son grand bureau  
Ouaté, insonorisé,  
Il va se reposer.  
Mais le chef a parlé.  
Il est temps de s'affairer.

Tic-tac, tic-tac.....  
Tactique de l'horloge  
Qui ne veut pas avouer  
Qu'inexorablement,  
En cadence,  
Elle marque le temps.

A trop tirer sur la ficelle,  
La corde de vie,  
A laquelle on s'agrippe,  
S'effiloche et s'amenuise.

Un jour, le fil de plus en plus usé,  
Soudain casse  
Et on perd le fil de ses pensées.  
On perd la tête.  
On ne peut plus commander ce corps,  
Faute du fil conducteur  
De la vie animée.

Et on s'endort,  
En regrettant de n'avoir pas su  
Protéger cette corde;  
La consolider, et surtout,  
De n'avoir jamais réalisé  
Que la vie ne tient qu'à un fil.



Grand ouvert, le livre du temps  
Attend que l'on inscrive  
Sur ses blanches pages,  
Pour un instant  
Notre trop court passage.  
La mort  
Comme la mer qui se retire,  
Efface nos empreintes  
Sur le sable blanc.

Le pendule se balance  
Indiquant où se trouve l'eau,  
Où se trouve la vie.

Un pendu se balance  
Indiquant où se trouve la mort,  
Dans quel pays.

Grand-mère n'est plus,  
Et pourtant, tout continue.  
Son vase de Chine  
Est sur la cheminée,  
Dans la cuisine,  
Où flotte une odeur de soufflé.  
Grand-père n'est plus,  
Et pourtant, tout continue.  
Sa pipe des dans la boue,  
A Verdun,  
Où flotte une odeur de brûlé.

Plaie béante au milieu de ton visage,  
Ta bouche n'est qu'un sillon  
Creusé dans l'argile de ta face  
Et, d'où il ne sort aucun son.

Etre ou paraître,  
Là est la question.  
Question d'apparence,  
Question de conscience,  
Question sans réponse,  
Question sans raison,  
Car la conscience ignore  
La raison de l'apparence.  
Paraître est parfois nécessaire  
Etre est toujours bon.  
Voilà ma conclusion.

# Emotions

Si le désir est réprouvé,  
Je veux bien être exilé.  
Si la tendresse est condamnée,  
Je veux bien être supplicié.  
Si l'amour est un péché,  
Je veux bien être excommunié.  
Car pour toi, s'il le fallait,  
Je saurais me damner.

Chaque nuit, je t'écris.  
Je prends une feuille blanche.  
Mon crayon alors parcourt sans bruit,  
Le papier sur lequel tout d'abord,  
Ton nom s'inscrit.  
Puis je laisse parler mon cœur,  
Qui ne se tait qu'une fois  
Son discours fini.  
Au matin je m'endors,  
En rêvant à d'autres nuits,  
Où mon cœur se met à te parler,  
Tandis que le crayon recopie.



Le vent soufflant dans les branches,  
Murmure à mon oreille,  
Tes pensées douces et sereines.  
Il me décrit ton corps de reine.  
Il me dit qu'il l'a frôlé.  
Je lui réponds que tu es mienne.  
Le vent est mon complice,  
Qui m'apporte les secrets de ton cœur,  
Et me livre tes tendres désirs inavoués.

A trop vouloir, on perd beaucoup.  
Ce n'est pas faute de le savoir,  
Que je m'accroche à ton cou.  
Pourtant je désire si peu.  
Mais pour moi, c'est beaucoup .  
Je te veux toi, c'est tout.  
Rien de plus, rien de mieux.  
Seulement je tremble  
Car pour moi tu es tout.  
Tout ce qui se dit,  
Tout ce qui se voit,  
Tout ce qui se lit,  
Tout ce qui se boit,  
Tout ce qui se vit,  
Je ne veux que toi,  
Mais c'est vouloir tout.  
A trop vouloir, on perd tout.  
Ce n'est pas faute de le savoir,  
Que je m'accroche à ton cou.

Je t'aime, je t'aime,  
Toujours, je t'aimerai.  
Voilà mon théorème.  
Bien plus simple que celui de Pythagore,  
Mais surtout bien plus fort.  
Pour le démontrer, inutile de tracer  
Un cercle, un triangle où un carré;  
Inutile d'extraire une racine.  
Il suffit au contraire, de rajouter  
Ton nom au mien,  
Et de les entourer d'un cœur.  
C'est simple et c'est vérifié.

Qu'ai je fait de ma jeunesse ?  
Je l'ai dépensé autrefois,  
Lorsque mon cœur était en liesse.  
Que pourrais je te donner de moi ?  
J'ai perdu mon ivresse.  
Mais j'ai gardé mon émoi.  
Il nous reste la tendresse.

Je vous prends par la main  
Pour vous faire découvrir la vie,  
Pour vous apprendre ce que je sais,  
Même si je n'ai pas tout compris.  
Petits bonhommes, petits chéris,  
Le chemin est long et sinueux.  
Parfois on le voit à peine.

Le temps s'écoulera,  
Doucement pour vous,  
Trop vite pour moi.  
Un jour je vous lâcherai la main.  
Vous pourrez marcher,  
Sûrs des lendemains.

Au soir de ma vie,  
Lorsque mes pas seront devenus hésitants;  
Quand ma mémoire défaillante  
Se rappellera que des bons moments,  
Lorsque mon souffle court  
Ne sera plus qu'un murmure,  
Vous me tiendrez la main  
pour me conduire  
Sur le chemin de l'autre vie.

Hôtel de l'amertume  
Je me suis installé.  
J'ai pris pension,  
Avec mes habitudes  
De vieux garçon.

Du bout des doigts,  
Je caresse ton visage  
Que je connais si bien.  
Je laisse aller mes doigts  
Le long de ta gorge,  
Pour arriver à tes seins,  
Que j'enveloppe de mes mains,  
Qui glissent soudain  
Le long de ton ventre  
Et s'arrêtent,  
Dans le creux de tes reins.  
Je te demande « tu dors »  
Tu me réponds « demain »

Les vagues se fracassent  
Contre les rochers de ton cœur.  
Le soleil ne peut pas pénétrer tes yeux.  
Le vent n'arrive pas à te décoiffer.  
Tu paraît être une citadelle imprenable  
Et pourtant, je frappe à ton cœur,  
Et cherche tout au fond de tes yeux  
Un paysage qui serait  
Le reflet de nous deux.



Une goutte d'eau glisse  
En silence sur le carreau,  
Contre lequel tu as posé ta joue.  
Une autre goutte à son tour  
Se laisse aller,  
Puis une autre.  
Tu ne bouges pas.  
Tu regardes fixement  
Ces gouttes qui maintenant  
Ruissellent et vont s'écraser  
Au bas du carreau.  
Dehors des enfants jouent;  
Il fait beau.

Pour faire le portrait de l'amour,  
J'esquisse tes cheveux,  
Je dessine tes fossettes, ta bouche,  
Je reproduis ton nez, ton front, ton cou.  
J'anime ce tableau par ton regard  
Et je pose un baiser sur tes lèvres  
En guise de signature.

Choisir un nom de fleur qui te convienne  
Héliotrope, hélianthe,  
Renoncule, rhododendron,  
Iris,  
Salicaire, saponaire,  
Tulipe, tubéreuse,  
Immortelle ?  
Non tout cela ne te va pas.  
Eglantine, voilà, une rose sauvage

Non, ne dis rien !  
A ton regard,  
A ton sourire, j'ai compris  
Ce que tu allais me dire.  
Laisse parler tes yeux  
Qui savent mieux que les mots  
Exprimer la tendresse et l'amour.  
Laisse s'épanouir ton sourire.  
Ne dis jamais rien.  
Laisse moi chercher cette lueur  
Au fond de tes yeux;  
Cette lueur qui apparaît soudain  
Et rend mon cœur heureux.

Tu me fixes de ton regard tendre et malin.  
Puis, tu t'avances vers moi,  
Ondulant des hanches,  
Me faisant comprendre  
Ton envie de caresses, de câlins.  
Tu me présentes ton cou, ta tête.  
Tu cherches ma main.  
Docile, tu t'abandonnes,  
Au va et vient de ma main,  
Dans le creux de tes reins.  
Tu te couches sur le dos,  
Agitant tes membres.  
Tout à coup, tu te redresses.  
Tu t'étires de tout ton corps alangui .  
Tu me regardes et tu miaules.  
Mon chat, je sais, tu as faim.

# Testament

Mes amis, lorsque je partirai,  
Suivez le de loin  
Ou suivez le de près;  
Je vous laisse juges.  
Mais suivez le ce corbillard  
Dans lequel je reposerai.  
C'est ma dernière volonté.  
N'en faites pas un drame.  
N'ayez pas de regrets.  
Pensez plutôt à mon âme,  
Qui pourra enfin dormir en paix.  
Nous ferons ensemble,  
Sans nous presser,  
Un bout de chemin  
Jusqu'à mon petit jardin  
De deux mètres carrés  
Où il ne poussera rien  
Car vous le savez bien  
Je suis assez flemmard  
Et ce n'est pas là-bas  
Que je vais me fatiguer.

Le jour où je mourrais,  
Je veux que le soleil éclate  
Et que ses rayons mettent le feu.  
Je veux que le ciel se déchire  
Comme un vieux drap usé ;  
Que la terre s'ouvre  
Pour mieux m'engloutir.

Si un soir, je frappe à ta porte ;  
Si un jour tu sembles me croiser ;  
Ferme les yeux, revois le passé,  
Songe à tout ce désastre occasionné,  
Parce que je ne voulais pas te quitter.



## **Derniers instants**

Doucement ; tout doucement  
Tu fermes les yeux.  
Tu t'éteins.  
On t'étreint.  
Mais rien ne peut te retenir,  
Tu pars.....  
Tu t'en vas dans l'au delà  
D'où nul ne revient.

Assis sur son lit  
Il ne peut pas trouver le sommeil.  
Il est désespéré,  
Angoissé,  
Horrifié,  
Révolté,  
Depuis qu'il sait.  
Chaque nuit, il attend  
Qu'on vienne le chercher,  
Obsédé par l'instant  
Où tombera le couperet.